Extraits d'une lettre du R. P. Lecomte au P. Boisramé.

Mission de la Providence, le 14 novembre 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je recevais votre aimable lettre du 4 mai dernier, pendant mon séjour chez nos Pères de Saint-Boniface. J'aurais désiré y répondre tout de suite, mais mes occupations ne me laissèrent pas une minute : je n'eus même pas le temps d'écrire en France. Je vous remercie, mon révérend Père, des bons conseils que vous me donnez; j'espère, avec la grâce de Dieu et le secours de sa très-sainte Mère, y demeurer fidèle. Vous me dites de me donner plus que jamais au bon Dieu : je vous l'assure, j'ai fait mon sacrifice *corde magno et animo volenti!* Du reste vous connaissez assez mes goûts pour penser que le sacrifice que j'ai fait en quittant tout, même le Canada, n'a pas dû m'être très-pénible. Me voilà donc maintenant dans le Nord, *mea maxima cura.* Je ne vous parlerai point, mon révérend Père, de l'énorme distance qu'il m'a fallu franchir pour me rendre au poste que j'occupe actuellement, c'est-à-dire la belle mission de la Providence; déjà plusieurs récits de ces longs voyages ont été insérés dans nos annales; je croirais gaspiller mon temps à vous redire les mêmes choses. Je passe donc outre, et j'arrive tout de suite à la Providence.

La mission de la Providence est charmante comme site. Le majestueux Mackensie coule à ses pieds, et avec une rapidité telle, qu'on appelle la place *le Grand Rapide.* L'évêché, qui ne ressemble en rien à nos évêchés de France, est cependant bien joli et assez confortable. C'est

une maison en bois et à deux étages. Elle est ainsi divisée : au rez-de-chaussée se trouve la chapelle publique, où tous nos sauvages se réunissent chaque dimanche. Au premier étage il y a trois chambres, un grand dortoir pour nos Frères convers et une salle de réception pour les visiteurs. Au second sont les mansardes; comme vous le voyez, nous sommes assez au large : le couvent n'est pas plus élevé que l'évêché; mais beaucoup plus long. Ces deux bâtisses sont sans contredit les plus belles du Mackensie. Je ne sais si vous avez eu connaissance de la nouvelle église entreprise par notre cher Frère BOISRAMÉ et par un de nos engagés, c'est une véritable petite cathédrale, elle est déjà bien avancée; le toit est complétement achevé, et un beau clocher couronne l'édifice. Si nous avions reçu cette année les vitraux dès le commencement du printemps, Mgr Clut aurait pu y officier pontificalement. L'été dernier, Lamoureux, un de nos engagés, nous a fait aussi un petit moulin à farine; il n'est pas encore en activité; quelques pièces absolument nécessaires nous font défaut; le bon Frère SALASSE, avec toute son habileté dans l'art de travailler le fer, n'a pu jusque-là nous les procurer ; son soufflet de forge, nous dit-il, n'est pas assez fort. Avant que nous puissions avoir ces pièces, il faut faire un voyage au fort Simpson, voyage qui ne s'effectuera qu'au commencement du printemps prochain. Nous voilà donc condamnés à moudre, à force de bras, le peu d'orge que nous avons, si nous voulons de temps à autre croquer une petite galette. Ç'est certes manger son pain à la sueur de son front, que de le moudre ainsi. Un petit mot du temporel de la mission : cette année, mon révérend Père, nous n'avons pas à craindre le jeûne; le bon Dieu a daigné remplir et nos greniers et nos caves. Nous avons pu recueillir, dans quelques arpents de terre seulement, 1200 barils de patates. Je suis juste arrivé à

temps pour commencer la récolte. Pendant quinze jours entiers, Monseigneur, le P. LE DOUSSAL et moi, en compagnie de deux ou trois sauvages, nous avons été occupés aux travaux manuels; il y avait des fatigues à essuyer, je vous l'assure; mais, d'un autre côté, nous prenions plaisir à faire cette récolte; nous avons des patates qui pèsent jusqu'à une livre ; voyez, c'est phénoménal pour le Nord. Le blé, cette année, n'a pas mûri; l'été a été pluvieux et presque toujours froid. L'orge a un peu mieux réussi; on aurait pu avoir une assez belle moisson; mais les mulots, qui pullulaient cette année, nous en ont mangé une bonne partie : 50 à 60 barils seraient le maximum, je pense. Du reste le bon Frère SHEERS se prépare à la battre. Le cher Frère BOISRAMÉ vient de terminer sa pêche. Cette année, comme les années précédentes, il s'est signalé; il a pris plus de 17 000 pièces : les sauvages ne peuvent pas s'expliquer comment il dispose tout pour toujours si bien réussir. Les sauvages du fort Simpson avaient leur pêche tout à côté de la sienne, ils n'ont presque rien pris de tout l'automne. Le bourgeois du fort ne sait comment nourrir les quatre-vingts personnes dont il est entouré. Il est venu à la mission demander à Monseigneur s'il pourrait lui céder quelques pièces de poisson : Sa Grandeur a eu la générosité de lui en céder 1 200, à raison de 5 *pelus* le cent. Du poisson, des patates en quantité (peu de viande), tout est pour le mieux. Il est vrai que nous avons un personnel aussi nombreux qu'au noviciat de Lachine, d'heureuse mémoire; nous sommes, dans les deux communautés, en comptant les engagés, nous sommes, dis-je, bien près de 50. Il y a 5 sœurs de charité, 1 sœur converse, puis 25 ou 26 enfants, garçons ou filles; je vous assure, ces petites bouches, quand il s'agit de croquer du poisson, ne le cèdent en rien aux grandes.

Je pense, mon révérend Père, qu'un petit mot sur

notre chère communauté vous fera plaisir. Nous sommes sept en tout : Sa Gr. Mgr Clut, le R. P. Le Doussal, novice depuis un mois ; moi, puis quatre Frères convers, le bon Frère Salasse, le cher Frère Boisramé, une des illustrations du diocèse de Laval ; le courageux Frère Sheers et le paisible Frère Caroux, qui a eu le bonheur de prononcer ses vœux d'un an le saint jour de la Toussaint. Je suis on ne peut plus heureux au milieu de ces chers Oblats. Tout se fait avec le plus grand silence et avec la plus grande régularité. Monseigneur lui-même préside tous les exercices de la communauté. Monseigneur est le supérieur; je vous l'assure, il sait nous rendre douce l'obéissance, il sait nous rendre agréable la vie religieuse; en un mot, il est pour nous un vrai père, toujours gai et affable, toujours prêt à nous entendre, quelles que soient ses occupations. Encore une fois je bénis le bon Dieu de m'avoir mis entre les mains d'un si bon Père. Ce temps que je passe à la Providence n'est que la continuation des jours de paix et de bonheur que j'ai coulés pendant seize mois dans l'enceinte bénie du noviciat de Notre-Dame des Anges.

Un petit mot de mes occupations. Je passe une bonne partie de la journée à baragouiner du montagnais. Cette langue est, au dire de tous les Missionnaires, la plus difficile du Nord, surtout pour la prononciation. Le R. P. Petitot a rendu un grand service aux jeunes Missionnaires en leur laissant le gros dictionnaire qu'il a fait imprimer en France : mais il n'a pas aplani toutes les difficultés ; du reste, c'était impossible. Mgr Clut, qui s'entend parfaitement dans cette langue, me donne deux classes par jour ; mes progrès ne sont pas encore bien sensibles. Cependant, permettez-moi de vous dire que le maître est assez satisfait de son disciple. Si j'étudie cette langue, c'est, soyez-en sûr, plus par nécessité que par plaisir ;

car, franchement, elle n'a rien de bien attrayant pour moi, du moins jusqu'à présent. Elle n'a rien non plus de bien harmonieux; il y a certaines lettres surtout, entre autres les deux *tt*, *tth*, *'k*, *kks*, qui déchirent les oreilles, tellement elles sont dures à prononcer. Je vous assure, c'est loin d'être les doux accords du bon Frère BRESSON. Le reste de la journée, je m'occupe aux travaux manuels. Tous les jours, Monseigneur, le P. LE DOUSSAL et votre humble serviteur, nous nous en allons dans un bois voisin, une hache sur l'épaule, semblables à de vieux bûcherons à la journée, et pendant une ou deux heures nous faisons la manœuvre. Je n'ai pas encore bien le tour de la hache, cependant je tâche de faire souffrir le bois le moins possible. Une fois que nous avons bûché un assez bon morceau, nous regagnons le logis, puis, vers le soir, Monseigneur et moi nous attelons messieurs les chiens et nous poussons une course vers les chantiers; nous chargeons nos traîneaux de notre mieux, et nous revenons à toute vitesse voir s'il fait bon auprès de notre poêle, entretenu pendant notre absence par notre excellent Père novice. Comme vous le voyez, mon révérend Père, on n'est pas encore si malheureux dans le Nord; dans le Canada, on se fait une trop triste peinture de ces pays; qu'ils y viennent donc, et ils verront bientôt que le tableau qu'ils s'en font est de beaucoup trop sombre. Pour ma part, je n'ai jamais été si heureux; on a un peu à souffrir, il est vrai; mais est-ce que les souffrances ne doivent pas être le partage, l'héritage de l'Oblat? et, du reste, y a-t-il un pays où l'on n'ait pas quelque chose à souffrir?

Je ne vous ai pas encore dit que j'étais définitivement Oblat. J'ai pu prononcer mes vœux perpétuels seulement le 26 juillet, au lac Labiche. Ils ont été reçus par S. Gr. Mgr FARAUD; la cérémonie a été très-belle et en même temps très-touchante. Pour ce jour-là, les bonnes

Sœurs avaient orné la chapelle du mieux possible. Le cantique d'oblation a été parfaitement exécuté ; le P. Dupire, avec sa voix magnifique, faisait le solo ; il l'a parfaitement rendu ; il ne manquait que le chœur du noviciat. Toute la journée, ç'a été fête : pour tout résumer, on a fait beaucoup d'honneur au nouvel Oblat, bien plus qu'il n'en méritait. Le lendemain de mon oblation, Monseigneur me fit mettre en retraite ; je devais me préparer à la réception des ordres mineurs et du sous-diaconat. La cérémonie allait commencer, quand Monseigneur s'avisa de revoir ses pouvoirs. Cruelle déception, je devais bientôt apprendre qu'il n'avait pas le droit de m'ordonner, vu que je n'avais ni exéat, ni dimissoire de mon Evêque. Je vous l'assure, si dans le cours de ma vie j'ai eu quelque épreuve, c'est bien celle-là ; Monseigneur lui-même était désolé, mais il n'y pouvait rien. De suite il a écrit au R. P. Supérieur général. Je ne crois pas recevoir mon exéat avant le 20 mars prochain ; voyez comme tout cela me retarde. Je ne serai donc pas prêtre avant le 20 ou le 25 avril ; c'est fort pénible pour moi et fort ennuyeux pour S. Gr. Mgr Clut, vu qu'il est obligé de remplir seul le ministère, le P. Le Doussal comme novice, ne pouvant lui être d'aucun secours. Il me faudrait plusieurs grains de résignation, je vous l'assure ; cependant, quoi qu'il arrive, que la volonté de Dieu sur moi s'accomplisse. Le lac Labiche était un véritable noviciat lors de mon passage : il y avait deux Pères novices et trois Frères convers. Les Frères convers ont prononcé leurs vœux d'un an le 15 août ; les deux Pères Leserve et Dupiré faisaient leur oblation perpétuelle le saint jour de la Toussaint. Tous les sujets que le P. Lecorre a amenés de France l'année dernière sont maintenant Oblats, à l'exception du P. Le Doussal, qui fait son noviciat à la Providence. Le P. Le-

CORRE lui-même a donné l'exemple en se consacrant à jamais à Dieu le 8 septembre dernier. Je regrettai de ne pouvoir assister à la cérémonie. Je suis arrivé quelques jours trop tard.

CEYLAN.

On lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 6 juillet 1877.

Le gouverneur de Ceylan, sir William-Henry Gregory, ayant été, sur sa demande, et pour raison de santé, relevé de ses fonctions, NN.SS. SILLANI, vicaire apostolique de Colombo, et BONJEAN, vicaire apostolique de Jaffna, lui ont envoyé une adresse à laquelle il a répondu en ces termes :

« J'ai l'honneur de répondre à l'adresse d'adieu de Vos Grandeurs, adresse qui m'apporte les sentiments du clergé de Ceylan et des 184 000 habitants catholiques de cette île. Les félicitations que vous m'avez adressées, avec tant de bienveillance, ne peuvent être accueillies qu'avec beaucoup de reconnaissance.

« Je m'intéressais vivement aux succès de vos établissements et je les ai favorisés de tout mon pouvoir. J'ai soigneusement examiné la conduite des prêtres catholiques et la direction qu'ils faisaient suivre à leurs fidèles, et c'est pour moi un devoir sacré de déclarer que l'influence qu'ils ont obtenue provient de leur bonté constante et vigilante, et qu'ils se servent de cette influence au seul profit du bien, de la moralité et de la religion. Etant arrivé à cette conviction, j'aurais été grandement coupable de cacher la sympathie que m'inspirent vos actes.

« Je vous remercie vivement de votre adresse, qui, je vous assure, causera un très-grand plaisir à mes anciens électeurs de l'Irlande, et je prie Dieu de faire prospérer et de bénir toutes vos pieuses entreprises. »